

Adel Hakim

le théâtre de l'esprit

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire cette pièce sur la guerre du Liban?

C'est la première pièce que j'écris. J'avais déjà fait de nombreuses mises en scène et joué en tant qu'acteur. J'avais monté "Prométhée Enchaîné", "Le Parc de Botho Strauss" et "Alexandre le Grand" de Racine qui alternaient des textes anciens et contemporains. J'étais familier avec les tragédies grecques. Je me suis servi du processus et de la langue des tragédies pour écrire "Exécuteur 14". Avec cette pièce, j'ai voulu raconter et comprendre ce qui se passait dans la tête des gens, comment vivaient-ils la guerre au quotidien, tout en explorant un univers mental qui serait celui d'une guerre et que je ne connaîtrais pas. De plus, en France, à l'époque, on disait beaucoup de choses erronées sur le conflit libanais. C'était une vision manichéenne: d'un côté les bons, de l'autre les méchants, la gauche et la droite. Je crois que ce conflit était plus complexe et confus.

Vous dites qu'avec "Exécuteur 14" vous avez voulu remonter à l'origine du changement d'attitude chez un futur milicien, c'est-à-dire au moment où il décide de s'engager?

Effectivement, car il existe toujours un point de départ, une origine à une action. Ce qui m'intéresse, c'est de découvrir le moment où la personne change et décide de prendre une part active dans le conflit. En l'occurrence, dans le cas de cette personne, c'est un accident sur un barrage, qui coûte la vie à sa fiancée, qui va le faire réagir et le faire passer dans le camp des miliciens.

Y a-t-il toujours une origine à l'action, n'est-elle pas parfois le fruit d'un sentiment réfléchi?

Il y a toujours un moment où l'être humain vacille. On ne naît pas milicien, on le devient par conviction ou alors lorsqu'on est faible, on se laisse entraîner. Dans le cas du protagoniste, c'est un homme un peu "débile" qui s'engage

sans conviction, mais par vengeance, contre le clan qui a violé et tué sa petite amie. C'est un homme qui n'a aucune marge de décision propre et qui fonctionne comme une machine. Ce n'est peut-être pas un milicien classique car il n'est pas motivé par une forte idéologie. Ce que je cherche à comprendre, c'est ce qui déclenche une haine ou une colère au sein de deux familles ou deux clans qui cohabitaient. Ce sentiment de colère qui grandit et creuse le fossé entre des personnes qui s'aimaient et se côtoyaient auparavant.

Le public libanais a réagi parfois violemment à votre pièce, lui reprochant de ne pas être fidèle à la réalité de la guerre libanaise...

La guerre est multiforme, elle ne s'analyse pas d'un seul point de vue. Est-ce que le public libanais a réagi de la même façon lors de la projection des films de Maroun Baghdadi? Je crois qu'une œuvre d'art ne peut être exhaustive et n'a pas de prétention dans ce sens. La guerre a plusieurs réalités et je n'en ai montré que quelques aspects.

Ce que le même public a aussi reproché à la pièce, c'est la distance prise par rapport à la réalité...

Je crois que c'est plus difficile de raconter quelque chose que l'on vient de vivre, que de prendre ses distances par rapport à un événement donné. Sauf dans le cas où une personne aurait tenu un journal de guerre. Les sentiments à chaud me paraissent moins efficaces et plus difficiles. Cette narration ou ce récit a une étoffe conceptuelle. Il faut de la distance pour analyser et comprendre le processus qui conduit un être humain à faire quelque chose. Il est important de partir d'une expérience particulière pour arriver à une généralité et vice versa.

Autre critique: "Exécuteur 14" fut écrite en France et jouée par un non-Libanais. Faut-il être Macbeth pour jouer Macbeth? Si

oui, aucun acteur ne peut jouer Macbeth, car il faut qu'il soit général dans l'armée. Un acteur reproduit le processus conceptuel et émotionnel du personnage. La pièce a voulu reproduire notre passé ou une humanité que nous ne connaissons pas vraiment. Dans cette œuvre, j'ai voulu réinterroger les choses et savoir comment raconter une situation qui, à un moment donné, était la situation libanaise. Les cas du Rwanda, de la Yougoslavie et de la Tchéchénie sont identiques. Ce cas se démultiplie tellement avec ses douleurs particulières.

Pourquoi avez-vous opté pour un langage parisien et urbain?

La situation d'"Exécuteur 14" est aussi très française. A Paris, le public a reconnu parfois la banlieue. Dans certaines zones, on a souvent l'impression de frôler la guerre civile. Certaines personnes sont armées et on assiste à des bagarres dangereuses. Le fait que le protagoniste intègre des mots en anglais atteste de l'appauvrissement du langage qui ne véhicule pas un concept profond.

Cela dédramatise la pièce... Si vous voulez.

Vous avez quitté Beyrouth en 1975, pensiez-vous en 1972 que la guerre éclaterait?

Non. Je n'aurais pas pu imaginer une guerre en 1972. A présent, j'ai l'impression en me baladant dans Beyrouth que c'est un peu comme avant, en 1972 ou 1973.

Attendez-vous le moment de présenter votre pièce dans le pays qui l'a inspirée?

Absolument. "Exécuteur 14" a eu un énorme succès parisien et on l'a présentée durant de longs mois. Cependant, je voulais avoir un échange avec le public libanais, savoir comment il réagirait face à la pièce et j'en suis très satisfait. Le regard des uns sur les autres est constructif. De plus, je ne voulais pas que ma relation avec le public soit juste fantasmagorique.

Chérine Yazbeck

Pièces vues

Mattis et les oiseaux

Un caillebotis de planches savamment disjointes, deux arbres morts et enlacés, une arche de bois lisse et chaude pour figurer la maison. Cadre pour un drame rustique adapté du roman *les Oiseaux*, du norvégien Tarjei Vesaas (1897-1970). Mattis, simple d'esprit, et sa sœur aussi mère et amante, filent des jours ternes mais tranquilles à regarder les « passées de bécasse », jusqu'à ce qu'un chasseur vienne abattre l'oiseau, point d'orgue à un enchaînement de catastrophes intimes. Arrivée d'un amant et Mattis doucement reconduit à sa solitude.

Adel Hakim a joué sur le temps (cette tragédie brève dure au bas mot quinze jours) en multipliant les fondus au noir et en créant, grâce à l'illustration musicale de Marc Mader, à coups d'orages et de bruissements d'ailes, une atmosphère hypnotique.

Presque trop, puisque en dépit d'une interprétation honnête, ces quelques touches de raffinement ne suffisent malheureusement pas à faire passer la rampe au roman de Vesaas, à son souffle tellurique.

ALAIN DREYFUS

Mattis et les oiseaux, de Tarjei Vesaas.
Mise en scène de Adel Hakim.
Nantes. Théâtre universitaire.
Du 2 au 6/12.